

Les géographies du droit

Si tu te mets à penser par dichotomies, à toujours couper la poire en deux, au soir de ta vie tu n'auras plus que ça : des demi-poires et des arbrisseaux projetant à trois pieds du sol quelques paires de ridicules moignons. Si tu te ravises et joues l'irisation métallique des rondes totalités, je te plains. Tu rouleras à coup sûr au fond boueux de quelque carrière à certitudes. J'ai peur pour tes os. Si tu mets les pyramides des signes et des sens la pointe en bas et t'amuses à les faire tourbillonner en tirant de toutes tes forces sur la ficelle dialectique, tu moucheras, le mouvement aidant, les angles de tes constructions. Et le morceau de ton âme que tu auras eu l'imprudence d'engager dans le geste, tourbillonnera lui aussi en fouettant le vent, comme une toupie.

Prends ton carquois et le garnis. Trempe la pointe de tes flèches dans le venin, toi que la nature n'a pas armé d'un dard. Et va. Vise. Lance. Amuse-toi à dégonfler les sphères à vérités qui scintillent et n'enveloppent que le vide du ciel. Des fulgurances bleues qui virent au noir, les vérités. Des fatras de mots que le sang amalgame.

Laisse donc à Descartes son « je pense », usé jusqu'à la corde avant qu'il ne le dépoussière, et fais dans le curare l'expérience de l'inanité de toutes choses et de la grandeur de toi-même qui le manipules, maintenant que ta peau ne porte plus la moindre trace de la moindre égratignure. C'est l'heure du venin. Et si tes flèches sont des langues, que le curare soit leur salive. Au risque de la mort.

Dégarnis le carquois, risque ta langue. Pourquoi trembler? Les maudits renaissent, cependant que les pontifes engraisent les vers. Ils ne renaissent pas dans les lueurs enfumées des retables ni dans les fioritures coincées en haut des colonnettes des cloîtres à dominicains, mais dans les majestueuses fulgurances où leur *non serviam* tonitruant ébranle pour une seconde la coupole en acier de l'histoire.

Et où trouver, en quelle obscure vallée, un antidote contre les certitudes?

Mais pourquoi faudrait-il aller le chercher si loin? Il est peut-être tout bêtement distillé par mère nature tout au fond de la poche à fiel. Et dans ce cas, quelle tragédie d'avoir à s'arracher les entrailles, comme en Mexique précolombien, pour se faire plaisir à soi-même, dieu que l'on est, et mourir en dardant l'olympé d'en face!

L'olympé d'en face est fait pour cela, pour être dardé. Et la vérité étant ainsi faite qu'elle ne s'étale pas innocemment sur du papier glacé comme sur les cartes routières millésimées, ne semble se manifester que là contre.

Contre quoi, ou contre qui? Où situer, face à cette vérité, celui qui la porte, la contourne et la dit? Le fond est passionnel du terrain à syllogismes en « barbara » ou en « baralipton », et c'est, me semble-t-il, cette passion qui le traîne à conclure.

Mais je m'égare. Et puis non, puisque je reste solidement attaché au seul empan de terre ferme de toute connaissance : du connu, précisément.

Et si tu as le courage – ou la simple curiosité – de remonter le cours des sens, ne pars pas sans galette, ne pars pas désarmé, ne pars pas sans besace ni manteau, car tu te trouverais, au deuxième ou au troisième virage, les os gelés, le ventre crispé par le souffle glacial de l'intempérie, l'âme assaillie par les loups voraces de la certitude dont les crocs farfouilleraient obstinément ta chair. Car tu sentirais alors, si tu ne t'en étais avisé avant, que fraîche est et appétissante la chair de ton âme.

Si tu pars.

Mais si tu restes? Si tu restes, comment peux-tu dessiner la

géographie de tes certitudes? À moins que tu ne veuilles confondre, d'entrée de jeu, tes abécédaires et la carte du ciel en un seul et unique galimatias – le tien –, le désespoir te guette.

Il te guette aussi si tu pars.

Alors, voici ton choix. Si tu pars, tu sais que tu t'égaras. Si tu restes, où trouveras-tu la blanche recluse qui, comme dans la quête du Graal, t'avertirait que ce n'est pas ici ton salut?

Notre affaire à nous deux est une affaire de lieux et de mouvement. Et elle se noue dans les entrailles mêmes de la contradiction qui la détermine. Si tu pars, tu es sans lieu, et ce que marmonne ton livre assourdit toutes les oreilles, s'il a moins de légèreté que le chant. Si tu restes, ridicule ampoule accrochée au plafond, tu n'effarouches que les blattes, et condamnes les chauves-souris à reprendre de leur divine pitance. En d'autres termes curieusement plus compréhensibles bien qu'ils soient d'une totale obscurité, l'ancrage au port des choses bien dites et bien pensées, c'est l'aubaine pour les mollusques, et l'embonpoint des amibes dans les eaux stagnantes. Résister à la tentation du grand large, c'est paître la chair de l'âme.

Car, n'en doute pas, tel est le dilemme et il n'y en a point d'autre. Le lieu de ton séjour est marqué à l'encre pervenche sur la carte des droits et des normes. Le lieu se restreint à mesure que des zéros s'ajoutent à la graduation de l'échelle cartographique. Au-delà d'un certain seuil, tu es purement et franchement inexistant. Et c'est précisément à partir de ce seuil d'immatérialité que l'État t'adore. Tu as beau savoir arpenter la nuit, et par épais brouillard le chemin de ton village, toi qui sais même saisir d'un geste adroit la poignée de la porte de ta chambre, en somnambule. Cette petite géographie-là ne mène à rien, n'aboutit à rien. Elle peut, à la rigueur, avoir une importance folklorique, comme folklorique est le platane auquel tu t'enchaînes, courageux, pour que le bulldozer ne le déracine pas, toi qui, délié et triomphant, te lances sur l'autoroute sans platanes pour aller raconter au feu de camp des Cévennes en regain ta gigantesque facétie.